

**RENCONTRES 2001 - DÉBAT PUBLIC - MERCREDI 7 NOVEMBRE
"TERRITOIRES ET ACTIONS CULTURELLES ET ARTISTIQUES"**

**Isolement - Solitude : Territoires de création ?
" La Route Paradis" par l'association Aujourd'hui ça s'appelle pas.**

Liste des participants :

Bruno Boussagol / Metteur en scène - Brut de Béton Productions

Martine Bonnefoux / Présidente de "Aujourd'hui ça s'appelle pas".

/ Infirmière psychiatrique

Philippe Henry / Professeur d'études théâtrales - Université Paris VIII

Patrice Marie / Ministère de la Culture et de la Communication - Délégation au Développement et à l'Action Territoriale

Anne Quentin / Journaliste, Animatrice de ce débat.

1 - Présentation.

- Anne Quentin :

J'aimerais ouvrir ce débat par 2 citations :

l'une d'André Breton, artiste, qui, pendant un temps travailla à l'hôpital psychiatrique de St Dizier, pendant le front de la guerre de 14 : " les mécanismes de la création artistique sont ici libérés de toute entrave. Par un bouleversant effet dialectique, la claustration, le renoncement à tout profit et à toute vanité, en dépit de ce qu'il représente individuellement de pathétique, sont ici les garants de l'authenticité totale qui fait défaut et dont nous sommes, de jour en jour, plus altérés."

A contrario, je voudrais citer l'écrivain André Malraux qui a dit : "Le vrai fou, parce qu'il ne joue pas, possède authentiquement un domaine commun avec l'artiste, celui de la rupture ; mais la rupture de l'artiste est un secours, un moment de son génie, celle du fou est une prison".

Je vous propose qu'on débâte de ces problématiques :

- L'art et la folie font-ils bon ménage ?
- Existe-t'il une expression particulière de l'art du malade ?
- L'enfermement mental supprime - t' il la créativité, ou, au contraire, la sublime - t' elle ?
- Quels rapports se tissent entre l'artiste, l'intervenant , le soignant et le malade ?
- Quelles motivations animent tous ces acteurs ?

J'ai envie de vous demander, à vous, Bruno Boussagol, pourquoi menez-vous ce travail depuis si longtemps ?

- Bruno Boussagol :

Je pense surtout à l'opportunité qui m'a été proposée par cet hôpital psychiatrique de faire du théâtre et non de la thérapie : offre rare qui s'est révélée passionnante et qui fait que j'y suis resté.

- Anne :

Que vous apporte ce type de travail, à vous, créateur ?

- Bruno :

Au bout d'un certain nombre d'années, forcément, ça devient le creuset. C'est là que ça se passe. Je pense même que c'est à partir de cette énorme

expérience que je peux faire l'ensemble de mon travail : il n'y a pas rupture entre le travail qui est fait à partir de l'hôpital psychiatrique et de cette compagnie qui existe depuis 20 ans, et ce que je peux faire dans mon travail "dit" professionnel ; ce sont des coupures qui, au fond, n'ont plus beaucoup de sens.

- **Anne :**

Créateur à part entière, le comédien psychotique, contrairement à ce que dit Malraux ?

- **Bruno :**

Oui. Évidemment, faut "y" aller chercher : prendre beaucoup de temps, supporter ce qui est insupportable au théâtre : l'attente, éventuellement des actions violentes ; c'est le travail d'atelier qui est fastidieux : on peut se trouver devant quelqu'un qui ne fait rien pendant une heure, s'endort même ! - Ceci dit, en tant que comédien, il m'est aussi arrivé de m'endormir sur scène, il n'y a pas une grande différence...

- **Anne :**

Comment avez-vous travaillé sur ce projet "la Route Paradis" ?

- **Bruno :**

Celui-là est l'objet d'une dynamique un peu spéciale : dans le cadre des projets autour de "Culture à l'hôpital", il y a eu une sorte de "marrainage" entre Hachette, la Cie Brut de Béton, la Cie " Aujourd'hui ça s'appelle pas" et le Ministère de la Culture . Voulant marquer le coup, j'ai proposé qu'on tourne un film, dans lequel je ne me suis volontairement occupé que du cadrage et d'être réellement en relation avec les acteurs. Ca se passe en Haute Loire, paysage que les enfants connaissent bien, et, à travers ce territoire, on a fait des sorties pendant 1 an - soit 4 saisons - ; après, on a introduit le film dans la représentation, histoire de faire du théâtre dans le théâtre, puisqu'il y avait théâtre dans le film : c'est pour cela que vous les voyez arriver sur scène avec leur valise : à chaque nouveau théâtre, c'est comme une nouvelle étape du voyage !

La Route Paradis est devenu le signifiant.

- **Anne :**

Comment communiquez - vous avec eux ?

- **Bruno :**

Du côté du pas grand chose, du rien, du "qu'est - ce - qu'on fait quand on ne fait rien", voilà, c'est difficile à décrire : tout est dans la relation.

- **Anne :**

Quelle communication existe ?

- **Bruno :**

Ce moment là est carrément indescriptible : on ne peut pas dire ce qui se passe, parce que justement on est dans autre chose (pas loin de ce que dit Breton)

Effectivement, il faut être persuadé que l'adolescent saisit l'opportunité qu'il a à être sur scène, où il peut signifier quelque chose ou pas : un espace de consentement, de conciliation.

-Anne

Ce sont-ils eux qui viennent vers vous ?

- Bruno :

Dans la dynamique actuelle, évidemment ; mais, avant, il y a les étapes du travail en atelier : ça peut durer des années pour certains ; tous n'iront pas au spectacle, devant tout le monde : il y a une sorte de contrat de confiance entre nous, mais on ne se le dit pas : c'est sans paroles : mes répétitions, c'est du silence, je ne donne aucune indication.

- Anne :

Comment leurs désirs s'expriment - t' ils ? Comment sentez-vous la conscience de l'acteur et comment travaillez-vous avec ?

- Bruno :

J'ai défini, à la pratique, que ce qui fait acte théâtral c'est que, quelque soit l'espace et le temps dans lequel on est, il y a un individu qui vient se placer dans un espace convenu pour une durée qui est convenue. C'est tacite avec le public.

L'acteur, ça n'existe pas : c'est quelqu'un du public qui quitte, à un moment donné, la position de spectateur pour devenir acteur. La condition d'acteur c'est de faire partie de la société : être acteur ce n'est qu'une position géographique et temporelle.

Là se pose d'emblée une question fondamentale de la psychose : "je suis où et quand ?", à laquelle l'autiste est très réfractaire : le seul enjeu va être de tracer cette petite chose qui est une scène théâtrale, à la craie par ex., mais je n'ai pas d'avis sur ce qu'ils vont faire, je n'ai pas de point de vue sur ce que le gamin va dire ou pas : la seule chose sur laquelle je suis ferme c'est qu'ils sachent manipuler les entrées et les sorties de scène.

A partir de ce moment là, quiconque est capable de faire du théâtre, après, c'est la question de la présence ; ce que je peux juste dire : c'est vrai qu'ils ont appris à " se mettre en scène avec moi", ça oui.

_ Anne :

Avant de donner la parole à Martine Bonnefoux, j'aimerais donner la parole à Patrice Marie, qui doit s'absenter, et savoir quel regard le Ministère de la Culture porte sur ce genre d'expérience et quelle évaluation en faites - vous, si évaluation il y a ?

- Patrice Marie :

J'ai deux réponses : le Ministère de la Culture s'est engagé sur un rapprochement entre le secteur hospitalier, tout équipement confondu, et la Culture ; notre rôle est de permettre que ces choses se fassent, de les observer, en prenant deux axes : celui d'améliorer l'hôpital, l' accueil, l'ouverture de la pratique culturelle, mais aussi de favoriser ces approches culturelles à beaucoup d'artistes intéressés par le milieu hospitalier qui est symboliquement au coeur même de l'acte artistique (sur des thèmes comme l'enfermement, la vie, la mort, le corps...) ; notre objectif étant de voir ce que ça donne, d'écouter les intervenants, la manière dont ils en parlent, et d'évaluer, sans idée préconçue, sur ce que ça peut apporter.

Personnellement, j'aimerais apporter mon point de vue tout personnel sur les citations qui ont été faites, paroles qui datent d'une certaine époque, et vis à vis desquelles j'ai un avis réservé : l'institution psychiatrique a changé et je suis réfractaire à tout discours qui viserait à faire de la personne malade mentale un artiste en puissance .Il y en a qui sont des artistes, mais l'acte artistique n'a

fondamentalement rien à voir avec le fait d'être fou ou pas, mais avec l'individu. C'est vrai que le malade a du mal à trouver sa place dans notre société, et donc nous attachons une attention toute particulière à trouver des moyens d'intégration, de favoriser le rapport avec l'autre, notamment par l'apport culturel ; mais pour avoir une vision non stigmatisée par rapport à la folie, je dirai que la maladie mentale n'est qu'un accident de la vie et que l'hôpital n'est pas un lieu d'enfermement ; c'est un lieu démocratique du fait que tout le monde peut y aller, qu'il n'y a pas de discrimination, au contraire.

- Anne :

Je m'adresse à Martine Bonnefoux, infirmière mais aussi présidente de l'association « Aujourd'hui ça s'appelle pas » : quel est votre rôle, et que diriez vous de cette association, expérience intéressante comme émanation de l'hôpital ?

- Martine :

L'association a été créée, il y a 20 ans, par des infirmières et le docteur Coad , médecin- chef de service en pédopsychiatrie, qui a souhaité faire intervenir des artistes à l'hôpital à travers des ateliers d'expression qui ne soient pas des ateliers thérapeutiques.

L'association organise aussi des ateliers de musique, de danse et de peinture avec un musicien, un chorégraphe et une plasticienne.

Cette expérience a démarré petit à petit, et fut très vite soutenue par la DRAC. J'ai pris le train en marche, il y a 12 ans : ce fut une grande surprise pour moi, qui travaille dans le thérapeutique et l'éducatif, de découvrir ces ateliers, moments hors des temps thérapeutiques.

J'ai pris en charge d'abord l'organisation de ces ateliers ; j'ai eu du mal à saisir au début ce qui se passait entre ces enfants et les infirmiers, qui faisaient le public, mais j'ai vite découvert des capacités chez ces enfants que je n'avais pas eu l'occasion de voir : quand on travaille avec les enfants on a une position de pouvoir comme adulte et comme soignant ; là, je me suis trouvée en position d'émerveillement de les voir travailler avec Bruno dans ce respect mutuel. cela a été formidable.

- Anne :

Analysez - vous mieux aujourd'hui le rapport qui se passe dans ce "hors temps" de l'hôpital ?

- Martine :

C'est un des rares espaces de liberté où ils peuvent nous montrer quelque chose, produire ; nous sommes là pour les regarder, on ne peut pas intervenir : c'est leur espace ; c'est sacrement important !

- Anne :

Cela change - t' il votre regard de praticien ?

- Martine :

Forcément : ça crée des relations fortes. En leur faisant ce type de proposition, , s' ils y accèdent, ils acceptent les contraintes des déplacements, d'aller devant un public ; ils savent que les gens sont là pour les écouter, les reconnaître : leur cadre, il est dans le spectacle de théâtre, c'est là qu'est leur repère.

Après qu'on aille en Suisse, à Paris ou ailleurs, c'est plus un problème, même si parfois c'est difficile : on est 3 soignants à les accompagner, les rassurer sur le spectacle.

J'ai entendu leur joie, tout à l'heure, à vous entendre applaudir : c'est extrêmement précieux.

- Anne :

Au delà de cette communication, eux - mêmes évoluent' ils par rapport à cette pratique ?

- Martine :

Complètement : par rapport à leur perception du monde, de l'autre. Le monde extérieur leur fait peur, ils ont des tentatives de vouloir bloquer le temps, alors que là, ils sont dans l'approche de l'imprévu : ça marque, ça sert, ça apporte quelque chose, à notre plus grande joie, et à celle des parents qui arrivent maintenant parfois à pouvoir les emmener en vacances . Ne serait - ce que ça, c'est une découverte précieuse, ça leur permet plus d'intégration.

-Anne :

J'ai envie de dire, de manière provocatrice : l'art soigne ? Où est la frontière entre l'arthérapie et l'art comme moyen d'expression à part, à l'hôpital ?

- Martine :

C'est clair et annoncé : on ne fait pas de l'arthérapie.

Par contre, par notre proposition d'ateliers, on remarque qu'il y a des effets ajoutés : un développement de leur capacité à intégrer le monde, un moyen d'avoir moins peur, une manière d'affronter l'angoisse au quotidien : des choses qui sont valables pour tout un chacun d'ailleurs; ça les aide, sans doute, à être des individus à part entière et pas "les pauvres" avec ce statut d' handicapé : ils savent que c'est un enjeu, et que cet enjeu est pour eux.

- Bruno :

Je rencontre tout à fait ce que vient de dire Martine. Je ne peux pas parler de thérapie , je ne suis pas thérapeute. Ce sont de longues études et un autre métier et ceux qui le pratiquent défendent leur position et un "supposé" art qui serait du côté de "ça soigne".

Moi, je ne suis pas de cet avis : la folie, ça ne me fait pas peur : je m'accroche plutôt au terme de psychose et d'autisme qui sont des termes repérés socialement aujourd'hui, car on se rend compte qu'il y a quelque chose de structurel dans la psychose . C'est quand même une manière de vivre : on la rencontre, on s'en débarrasse plus ou moins jeune...

Je pars de l'hypothèse beckettienne : "nous naissons tous fous, quelques uns le demeurent".

La structure de l'être humain est plus du côté de la psychose que de la névrose. L'éducatif attaque très tôt l'enfant et l'on détruit quelque chose de la psychose afin de rendre plus facile la vie à plusieurs ; quelques uns résistent à la civilisation ; ce qui est extraordinaire c'est qu'il y en a de plus en plus et de plus en plus jeune ! C' est une question que je prends du côté de la philosophie, de l'existence ; l'art est totalement traversé par cette question.

Je pense que l'hôpital est plutôt un lieu pour aider à vivre que pour soigner. Bien sûr il y a beaucoup de dépressifs parmi les psychiatres, parce que les résultats restent modestes.

- Anne :

Je voudrais vous demandez, à vous qui travaillez beaucoup sur ce sujet, si ces expériences restent marginales ou non ?

- Philippe Henry :

Je pense qu'il y en a beaucoup, de plus en plus, mais qu'elles restent isolées : elles ne forment pas un ensemble constitué. Ce qui m'intéresse le plus c'est qu'elles sont bien toutes dans des pratiques artistiques, qu'elles nous recentrent sur ce qui est au coeur de ce qui me paraît être la spécificité de l'art c'est à dire la question esthétique : quel est ce truc où, tout à coup, on s'assemble, même de manière aléatoire, face à un mouvement, une qualité de son, une hésitation, et comment tout ça génère un moment d'être ensemble tout à fait singulier, via les chemins de la sensibilité, et en décalage par rapport à un certain nombre de choses de notre société . Ce n'est pas un truc si répandu, si revendiqué.

Bien sûr, ce ne sont pas des expériences qui sont sur le devant de la scène, qui ont une grande notoriété dans le monde des arts, ça se saurait ! Elles ne sont même pas forcément vues par les institutions, et, même si elles sont financièrement aidées, elles ne le sont pas comme il faudrait qu'elles le soient, et pourtant elles posent centralement la question de l'art et de l'esthétique.

- Anne :

En quoi ?

-Philippe Henry :

Si on en reste au constat " je suis artiste parce que je suis artiste ", on n' avance pas et on protège un état de fait, et aussi une profession qui ne sait même plus très bien toujours où elle va.

Quand on voit ne serait - ce que l'étape du spectacle , on se trouve en face d'un événement qui nous convoque moins à comprendre des choses qu'à vivre des éléments et qui nous accroche sur le plan de la construction du sensible " y'a rien à comprendre, tout à savourer"!

- Anne :

Et vous, Bruno Boussagol, vous sentez - vous marginalisé, dans votre pratique, dans la reconnaissance ?

- Bruno :

On n'est pas si mal placé ; notre travail est aussi politique et, pour moi, faire mon travail c'est aussi rentrer dans l'hôpital, témoigner, y faire du théâtre. Alors, si rien n'en sort, s'il n'y a pas de spectateurs... Il fallait bien sortir de là et poser des questions aux pouvoirs publics, ce que j'ai toujours essayé de faire . Dès le début de ce travail, j'ai toujours considéré qu'il fallait avoir une demande auprès de l'élu, de l'administration, les informer de ce que l'on faisait...

- Anne :

Avez-vous été entendu ?

- Bruno :

Oui, on a des subventions correctes comme théâtre amateur "amélioré"; il faut être modeste , ce qui ne m'a pas empêché parfois d'être à bout, face à des contradictions hospitalières, mais je tiens bon ; il faut dire que les choses s'améliorent, que l'état finance plus de choses : un Centre d'Art Contemporain dans un hôpital, le CAT de "l'Oiseau Mouche "qui existe depuis 20 ans... Mais ce sont des points : ce n'est pas un système, alors que le politique devrait tenir compte des avancées et déployer tout son pouvoir, sa richesse, ouvrir ses salles. J'essaie de rester en phase avec le Contemporain, la question de la

maladie mentale est, d'ailleurs, éminemment contemporaine, l'artistique est traversé par la folie, et ça, c'est passionnant, du côté artistique.

-Anne :

Ne pensez - vous pas que ces résistances politiques sont le reflet général de la société à exclure ce qu'elle comprend mal ? Comment faire évoluer les choses ?

- Bruno :

Moi, je crée des productions, des spectacles, des signifiants ; si ça répond à des besoins sociaux, tant mieux, sinon tant pis, je continue ; mais on se rend bien compte que le politique est "interpellé" : il en a un peu ras le bol du manque de public dans les salles subventionnées! Ça lui pose question et c'est bien à la société d' être là pour aider à construire ce nouveau public (pas du côté showbiz) ; moi, ça fait trente ans que j'apporte des éléments en rapport dialectique avec la société, que je me suis adressé à un public qui n'existait pas, alors, si le social rentre sur scène, c'est une dynamique qui m'intéresse plus que celle du thérapeutique !

-Anne :

Je voudrais revenir juste sur ce rapport entre les personnes, où il se passe quelque chose d'un peu différent puisqu'il y a acteur, spectateur mais aussi soignant ; où se situe votre rôle ?

- Martine :

Je ne sais pas, une béquille ? Non, un accompagnant dans les moments de panique : c'est formidable quand Jean-François m'a appelé sur scène, ce matin, pour qu'on l'aide à continuer ce qu'il avait à faire : j'étais épatée: c'était en début de spectacle et ce problème d'équilibre entre les bâtons aurait pu déstabiliser les repères des autres sur scène : on est là pour les aider à escalader, passer des caps, je crois qu'on en est tous là, dans la vie.

- Philippe Henry :

C'est un dispositif social qui est en place, et qui nous montre bien que l'acte artistique n'est pas un acte strictement d'expression personnelle, c'est le vécu d'une communauté cadrée, parfois ça pète, mais là, ça c'est bien terminé et ça nous a fait voir ce qu'on ne voit jamais en tant que spectateur : ça nous a fait participer à une histoire commune.

2 -DÉBAT

- Christophe Nivet :

Vous dites que, dans votre travail, vous intervenez uniquement pour que les autistes rentrent ou sortent de scène, or, c'est bien vous qui choisissez le cadrage, les images, faites le montage, je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, je trouve que ce n'est pas juste.

-B. Boussagol :

Je dis cela pour ramener ma fonction à quelques clés ; à partir de ça, j'essaye de ne pas trop déroger, mais, bien sûr, je donne mon avis sur ce qui se passe et je reçois aussi les critiques de la part des enfants : j'ai de vraies émotions, des déceptions aussi, car je travaille dans une relation vraie, je ne joue pas avec la relation, je travaille ce qui se passe et à partir de ça, aussi.

Pour le film: je suis adepte du cinéma direct où tout est dans le cadre, sans mise en scène : je ne laisse faire qu'à l'intérieur du cadre et ce qui va être produit par la nature, le déplacement de ces êtres est plus riche que s'il y avait mise en scène ; là, je fais confiance aux concours de circonstances.

Ce qui c'est passé ce matin, quand Jean François a demandé de l'aide à Martine, est une chance inouïe, une superbe démonstration de ce qu'une

proposition, parce qu'elle est complexe à construire, amène à une très forte concentration de l'acteur sur ce qu'il doit faire, et peut donner lieu aussi à de la surprise: on n' a jamais envisagé que Martine puisse venir sur le plateau, c'est super : les contraintes sont intéressantes , si c'était le confort tout le temps...

- **P. Henry :**

On voit bien, dans ce cas là, que notre image actuelle ou traditionnelle du metteur en scène est reconsidérée dans ce dispositif psychosocial particulier : on ne peut pas jouer de la même façon.

On voit combien ces expériences, si on les regarde de l'intérieur, ne correspondent pas à un archétype dominant de la conception qui est véhiculée et par le monde des arts et par celui des médias.

- **Gérard Mendy:**

Je suis intervenu dans un atelier, dans un hôpital psychiatrique, j'aimerais savoir quelle pédagogie vous utilisez, et comment sont transmises les choses, y a - t' il d'autres choses qu'on prend sur soi, comme le côté affectif ?

- **M. Bonnafoux :**

Ce n'est qu'une histoire de rencontres entre des gens dans un cadre particulier... Il n'y a pas de pédagogie mais autant de propositions que possible, faites par les uns et les autres, sur lesquelles on travaille . Il est impossible de leur faire faire des choses qu'ils ne veulent pas faire. S' ils y vont c'est parce qu'ils y trouvent quelque chose, de l'ordre, peut-être, de l'intégration, du plaisir...

- **B. Boussagol :**

Sur la question de la transmission, pour moi, ce n'est que la représentation qui a une valeur propre, qui tient compte et du public et du lieu où l'on se trouve . C'est le spectacle qu'on transporte, et ce spectacle, pourtant, ce n'est que la relation. Je ne me vois pas faire une formation sur ce que je fais ; je ne vois pas ce que je pourrais dire.

- **P. Henry :**

Je pense qu'il s'agit moins de pédagogie, au sens de procédures établies, que de la mise en place d'un dispositif institutionnel et relationnel ad hoc : car, à chaque fois, il faut construire un nouveau dispositif qui soit permissif pour cette population là, et c'est cela que l'institution devrait regarder, observer, évaluer : la fragilité de chaque dispositif, ce qui marche, ce qui ne marche pas.

_ Une jeune femme :

Vous faites partie du collectif "les théâtres de l'autre" ; qu'entendez-vous par cette expression et comment vous situez vous dans ce collectif ?

- **B. Boussagol :**

Chaque collectif a son rythme de vie : celui là a démarré fort par des actions, des textes qui ont eu des effets importants sur les positions de l'Etat, par un festival au théâtre de l'Opprimé, mais là, on est dans le creux de la vague, je crois. C'est diffus, il n'y a pas beaucoup de revendications, mais il y a toujours un mouvement à travers le "Théâtre en mouvement", "Art Principe Actif" (revue Cassandre)... Nicole Charpail peut peut-être vous en parler.

- **N. Charpail :**

Par rapport à la question posée, je ne sais pas très bien en quoi tu te reconnais, toi, dans ce collectif : ça peut être en terme de sens de cette représentation... de tout ce que tu as dit aujourd'hui qui est très complexe. Pour moi, dans "les théâtres de l'autre" ça pourrait mériter de se dire qu' une présence dans ce collectif c'est aussi un acte politique. On a le sentiment que le

désir des gens qui vont sur cette scène, celui qui vous anime, vous, est, quelque en soit le résultat, un acte politique.

- B. Boussagol :

Oui, mais je ne voudrais pas subvertir la représentation qui vient d'être donnée en ayant un discours "sur", qui risquerait de manipuler le travail que je fais . Je ne veux pas que ma position n'ait de support que le travail que je fais avec des psychotiques sur scène, j'ai d'autres productions, avec des comédiens. Mais, effectivement, ce travail est traversé par la problématique de la position des psychotiques car c'est celle qui questionne le plus l'ensemble de la société.

D'ailleurs, je suis très préoccupé par la question de la représentation sur scène du SDF, du clochard : comment faire, est-ce possible ? Je veux résoudre cette question pas forcément en les faisant jouer eux, mais que, sur scène, il y ait une parole qui puisse être considérée comme étant celle de la population des marginaux.

Pour en revenir à la question sur les « théâtres de l'autre », à mon avis, dès le début on s'est préoccupé, en vrac, de la présence et la pratique artistique dans le secteur social au sens large et ont fait entendre cette voix là ; mais après, on s'est trouvé chacun redivisé par les positions que l' État a pris en réaction à nos attentes, nos alertes ; alors qu'est-ce qu'on peut répondre, en tant que mouvement, initiateur d'un discours : on risque tous d'être renvoyé "à nos cuisines"(avec par ex. "Culture et Hôpital," à l'hôpital). Or, on ne veut surtout pas devenir des professionnels de ça ! Le seul discours qui tient la route doit être artistique, dans une dynamique de la représentation, sans dépendre financièrement des opportunités actuelles de l'état.

- P. Henry :

C'est bien là une spécificité française : les collectivités publiques répondent aux demandes mais en y répondant à leur manière, en construisant un dispositif ad hoc, émanation des collectivités publiques et érasant ainsi un certain nombre de mécanismes émergents.

- Une dame :

Quelles places avez-vous auprès des enfants, sont-elles bien définies ? Ces questions là me préoccupent car elles font vite conflit .

- B. Boussagol :

C'est totalement clé :

- La position du metteur en scène doit être absolument claire dans tous les esprits : c'est son statut. Dans mon cas, l'hôpital est en convention avec ma Cie Brut de béton, qui me rémunère en tant que metteur en scène, qui fait des productions ; le Directeur de l'hôpital n'a "rien à me dire" : il me faut une liberté d'action, surtout dans ce lieu où peu de gens en ont !

- vis à vis des enfants : "on vient faire du théâtre" : je suis celui qui "emmène les enfants sur scène, à y entrer, à en sortir". C'est ça la base et ça vous aide à être situé ! Le temps psychotique est un temps extraordinaire, je ne travaille pas sur une année : on a toute la vie devant soi, mais, par contre, c'est difficile à faire valoir que ce temps là, c'est la valeur. Après, la production du spectacle, ça peut aller vite, ce n'est pas un problème.

- Pour le personnel : il fait son travail qui n'est pas facile ; il accompagne l'enfant à choisir ; le gamin qui ne veut pas aller sur scène, par ex., c'est intéressant : c'est la question de la limite : "le bord de scène" ... Il ne faut pas s'énerver, il faut qu'il se sente en sécurité : c'est notre travail d'atelier , on doit laisser faire les choses, tout ne doit pas être interdit, mais comment arriver, par ex., à

arrêter un flot de paroles chez un gamin pour qui c'est le symptôme ? Si je le laisse faire, je ne l'aide pas ; il faut que je mette un enjeu pour qu'il s'arrête...

- P. Henry :

Ce que tu décris c'est simplement le travail : " C'est quoi accéder au symbolique ?" et on retrouve cette centralité de l'acte artistique qui n'est que ça et pas je ne sais trop quel apprentissage de techniques ou de savoir faire ; on est bien là dans la fabrication d'un symbolique avec des êtres humains qui sont là comme ils sont, et, avec .les contraintes sociales, car il faut bien du social, sinon il n'y aurait pas de symbolique non plus.

- B. Boussagol :

Faire en quelque sorte qu'un élément de l'envahissement, du symptôme, subcomme une acceptation et devienne un élément de la représentation. J'ai une petite anecdote à ce sujet : un gamin était dans un flot de paroles , il disait des mots, des mots, on ne pouvait pas l'arrêter... Un jour, et ça, c'est magique, il se lève et fait le geste de quelqu'un qui tire la chasse d'eau, puis, il revient simplement s'asseoir parmi nous : ce gamin là, il a pu faire du spectacle avec ce truc qu'il a lui-même inventé !

- La même dame :

Comment trouvez- vous vos lieux de diffusion ?

- M. Bonnafoux :

C'est un gros boulot car on a beaucoup de contraintes par rapport aux déplacements ; on est sous la tutelle de l'hôpital et les déplacements se font avec des soignants.

Financièrement, c'est plus pratique puisque l'association a peu de moyens, mais il y a aussi des limites : s' ils sont dans un hôpital, c'est pour y être soignés (nous, en plus, notre discours est de dire qu'on ne "soigne" pas, que le théâtre, ce n'est pas du soin), donc, ils ne peuvent pas être tout le temps dehors ! Avec les conventions "Culture à l'hôpital" ce sera peut-être un peu plus facile.

Chaque spectacle est montré dans la Ville du Puy - en Velay, car on n'a pas de salle dans l'hôpital alors qu'on le souhaiterait pour que, justement, l'hôpital soit ouvert sur l'extérieur, qu'il devienne aussi un lieu d'accueil pour le public de la ville qui en a très peur , que les autres malades de l'hôpital puissent voir le spectacle...

Parfois il arrive que le spectacle soit acheté : on fait des démarches auprès des théâtres, dans des festivals ; pour celui-ci, il y a déjà eu 20 représentations publiques, dont la première en Suisse.

- B. Bussagol :

On ne peut pas jouer plus de 10 fois par an. Je crée aussi d'autres productions et je profite aussi de ces structures là pour installer ces discours, ces dispositifs dans la société, dans le monde ; mais tout le réseau scènes municipales ou nationales ne nous accueille pas : pour eux, on est hors jeu, un espèce d'entre - deux, mais qui rassemble quand même du monde : on a joué en off à Avignon, plusieurs fois.

J'ai aussi beaucoup d'espoir avec l'art contemporain qui développe des festivals, j'y crois !

Ce qui se passe ici, à la Villette est symptomatique et formidable : que les Rencontres changent de nom parce que le signifiant n'est plus adéquat, c'est très fort au niveau du sens, de l'évolution !

- Arnaud Allegaert :

Ne pensez-vous pas que notre combat, aujourd'hui, serait d'amener le public à venir vous voir ?

- B. Boussagol :

C'est délicat car le public vient au théâtre pour "des raisons"(star système ou autres), et nous, on a des positions à garder qui ne vont pas dans le sens de la société du spectacle : je pense à cette artiste, Zouk, qui était une malade, ayant eu beaucoup de succès, et est toujours une malade mais ne passe plus sur les scènes. Comment faire avec le succès ? Les institutions elles-mêmes ne sont pas capables de gérer le devenir de ce type d'acteur quand il a du succès : professionnaliser un psychotique ça voudrait dire prendre sa vie en charge ! L'exemple de l'Oiseau Mouche y a répondu d'une certaine manière et je m'étonne que depuis 20 ans que ça existe ils n'est pas fait plus de petits : ils ont une structure, des éducateurs, de l'argent publique, des subventions et les acteurs sont professionnalisés... mais la logique du CAT coûte cher et demande un plan de rentabilisation, et, avec le théâtre, je ne vois pas comment on pourrait devenir rentable, à moins de nous vendre en jouant sur la corde : " c'est une troupe de malades mentaux", Pub que je ne veux évidemment pas faire ! Je ne crois pas que le grand public viendrait nous voir sinon pour des raisons humanitaires, discours que les médias qui nous soutiennent n'ont heureusement jamais pris !